

Chemin Saint-Paul de Lise Tremblay

Daniel Laforest

Number 256, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82624ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laforest, D. (2016). Review of [*Chemin Saint-Paul de Lise Tremblay*]. *Spirale*, (256), 70–71.

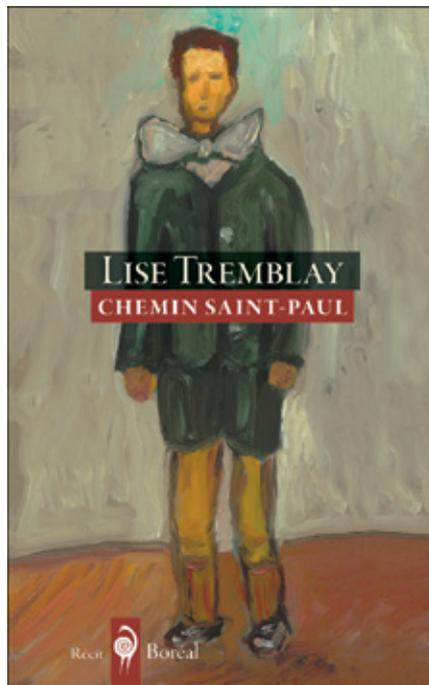
Les damnés de la mère

Par Daniel Laforest

CHEMIN SAINT-PAUL

de Lise Tremblay
Boréal, 110 p.

Les parents tardent à mourir dans la littérature québécoise. Certains le refusent carrément. On se retrouve alors avec avec des écrivains dont les carrières semblent en suspens devant la plus périlleuse des tentations littéraires : celle du règlement de compte avec les aînés. Je dis cette tentation périlleuse car il est difficile d'y échapper. Aucun parent ne s'efface paisiblement ; chacun laisse des zones d'ombre. En outre, parmi les écrivains qui cèdent à la tentation du roman familial il n'y en a pas beaucoup qui parviennent à en faire de la littérature digne de ce nom, c'est-à-dire de la littérature intéressante. *Chemin Saint-Paul* est un récit absolument familial, et une belle réussite. Lise Tremblay y décrit sa mère et son père dans une période récente qui est celle de leur grande vieillesse. Le tableau n'est pas rose. La mère est « folle » et il est « impossible de communiquer avec elle ». Le père, « petit garçon pauvre de Jonquière », avec sa « petite histoire d'homme simple », est issu d'une lignée d'hommes « timides, pauvres, impuissants et enfermés avec le silence ». Il n'a jamais su nommer ni apaiser la folie de sa femme. Il a choisi de l'endiguer dans une omertà personnelle, jusqu'à ce que le cancer le fasse taire pour de bon. Ce couple que



décrit Tremblay a moins façonné ses enfants qu'il ne les a rompus à son système mortifère. On ressent cela dans chaque ligne du texte. Je ne connais pas d'écrivain au Québec qui partage avec Lise Tremblay cette capacité d'exprimer les choses les plus difficiles qui soient avec une semblable économie de moyens. Sa phrase est en même temps cinglante et terne, son rythme d'ensemble à la fois vélocé et attentif. Les lecteurs des livres précédents de Tremblay – surtout *La sœur de Judith* – le savent : on n'explique pas un tel mélange de contraires, mais on n'a devant lui qu'un mot à l'esprit et c'est celui d'élégance. L'élégance d'une auteure qui ne cherche pas à tirer des prouesses de sa singulière lucidité puisque celle-ci a déjà la force d'un style.

L'histoire dévore les pauvres

Le livre nous montre la mère affaiblie, trop fatiguée pour « *hair avec intensité* », avec des yeux qui « *sont vides* ». Or ils ne l'ont pas toujours été. Elle a longtemps maintenu sa famille entière – deux filles, dont l'auteure, et un gars – dans l'angoisse et le silence de ceux qui marchent sur des œufs à proximité d'une bête capricieuse. Jusqu'à la mort du père en fait, qui constitue la vraie perte humaine et le vrai deuil dans les pages de *Chemin Saint-Paul*. Celui-ci avait été comme une digue dans sa résignation à contenir les colères de son épouse. Dans l'unité de soins palliatifs où le souvenir de Tremblay l'a arrêté, ce père moribond répètera qu'il « *n'est plus dans le temps* ». Le récit ne prétend pas à une autre vocation que celle, thérapeutique, de l'exutoire. Tremblay, c'est classique, vise à tuer les parents afin de vivre enfin en son nom propre. Mais s'il est vrai qu'on ne peut pas écrire un tel livre en restant un enfant blessé, on ne peut pas le faire davantage dans la peau d'un adulte guéri. *Chemin Saint-Paul* communique un sentiment étrange de force fatiguée car le lecteur ne peut pas s'empêcher de soupçonner que sa narratrice y souffre autant à la fin qu'au début.

Le père a disparu mais la mère de Lise Tremblay est encore de ce monde quand son récit à teneur ouvertement biographique s'achève. La disparition des parents de Tremblay dans le grand âge, le cancer ou la démence n'a pas l'envergure d'une histoire achevée. En fait rien, chez Tremblay, n'a d'envergure. Mais ce trait est tout à fait assumé. *Chemin Saint-Paul* nous dit que les histoires pourvues d'une fin honorable sont celles qui auront eu auparavant l'honneur d'être prises à charge et racontées par leurs propres acteurs. Triomphe des familles qu'on dit heureuses parce qu'elles ont su se rendre sourdes aux névroses dont le rôle résonne encore dans le lointain des âges et des générations qui leur ont pavé la voie. Bonheur idiot de l'atavisme qui s'ignore et désinvolture à peine supportable, enfin, de ceux qui choisissent de ne voir qu'une abnégation glorieuse dans la pauvreté de leurs aïeux. *Chemin Saint-Paul* n'est pas qu'un livre sur la vieillesse des parents, il en est aussi un sur la pauvreté de leur jeunesse. Et bientôt les deux se rejoignent dans le regard implacable de Tremblay. On dit que les pauvres n'ont pas d'histoire mais Lise Tremblay nous rappelle que ce n'est là que la moitié du raisonnement : « *Ici, la grande Histoire, celle qui façonne la vie, surtout la vie des pauvres, est à l'œuvre.* » Les pauvres ont pour unique histoire celle de leur temps qui plus souvent qu'autrement les broie. À peu près à mi-chemin de *Chemin Saint-Paul*, les remous des vicissitudes familiales se rejoignent en un courant qui semble venir du fond des choses et d'en arrière du langage. Tremblay n'y règle aucun compte avec sa famille ; il est trop tard pour ça et elle le sait. Elle règle ses comptes avec l'époque qui a vu ses ascendants naître, grandir, et devenir parents dans la région désargentée du Saguenay. Elle montre que ce qu'on appelle le passé national a produit trois personnages : des riches, des fous, et des taciturnes incapables de témoigner pour les deux autres.

La famille de Tremblay aura réuni les fous et les taciturnes. Quant à la richesse il n'est pas surprenant qu'elle ait manqué. Les riches font très rarement de bons écrivains.

Transcender le récit familial

Toute génération littéraire finit par inventer une façon bien à elle d'enterrer ses parents. On peut évaluer la santé d'une culture par le degré de difficulté qu'elle met à accomplir cette tâche. Les chambres d'hôpital blanches et bleues où l'action de *Chemin Saint-Paul* prend place témoignent d'un système social qui s'est éveillé trop tard au rôle joué par les maladies mentales dans son histoire. Trop tard parce que la souffrance a eu le temps de passer en héritage. Les enfants sont à la fois les mieux placés (parce qu'ils en ont été les seuls témoins) et les moins bien équipés (parce qu'ils ne savent pas s'en défendre) pour parler de la folie d'un parent. Et comme ce fut le cas à l'époque dont parle Tremblay, la société entière donnait un tour de plus à cette folie en ne sachant pas la diagnostiquer, ni même lui donner de nom sauf trop souvent celui de « *femme* » assorti d'un qualificatif comme « *nerveuse* » ou « *fragile* ». Le bonheur étrange de Tremblay est de transcender le roman familial en s'en tenant pourtant à la lettre stricte de ce dernier. Elle fait le récit de ses parents mais comme la vie qu'eux-mêmes vécurent, et jusqu'à un certain point comme les liens de prédation sis au niveau le plus profond des rapports entre gens de même sang, elle n'a aucune complaisance. Son écriture est froide, savoiestblanche. Le passé est un ensemble de contraintes ayant produit des êtres aux limites consternantes. Rien, surtout pas la littérature, ne peut racheter ceux-ci. Le seul lieu présent où peuvent exister les supposés fils déchus de race surhumaine d'un folklore que Tremblay conspue est l'hôpital d'aujourd'hui. Dans nos hôpitaux les postures des corps en fin de vie ont une dimension dramatique car ils remplacent plus souvent qu'autrement la parole des générations québécoises qui s'étiolaient à tour de rôle.

Le récit familial de Lise Tremblay est une réussite parce qu'il est écrit avec la lucidité qu'on appelle ailleurs la lucidité des dépressifs. Le passé québécois n'est pas folklorique et nous y avons en bien des cas frisé la démence sociale ou le naufrage humanitaire. Les bûcherons comme l'était le père de Tremblay vivaient dans « *un environnement proche du milieu carcéral* ». Aucun ne s'en est vraiment remis. Et il faut du courage et de la clairvoyance pour reconnaître de sa propre mère qu'en l'absence des conditions sociologiques qui furent les siennes, celle d'une femme mariée et mère de famille, « *elle serait devenue une itinérante* ». Les aïeux qui connurent ces choses inouïes que sont les camps de bûcherons ou les familles entassées à dix ou douze dans des maisons de contreplaqué furent aussi les premiers à expérimenter un bond significatif dans l'espérance de vie. Ils sont en quelque sorte passés dans un autre monde sur terre avant de le faire pour de bon dans leur trépas. On peut s'en réjouir mais on oublie que certains parmi leurs enfants en ont souffert et en souffrent encore. « *Je porte cette histoire comme mes frères, mes sœurs, mes cousins, mes cousines et leurs enfants. Damnés pour combien de générations ?* » L'hôpital psychiatrique où on a enfermé les vieillards broyés par les chantiers, la pauvreté, le catholicisme, le manque d'éducation et la dépression est un lieu qui ne connaîtra jamais le salut d'une histoire. Tout se dissout et s'égalise à sa porte. On dit que la mort est le grand égalisateur. Pour Tremblay ce n'est pas vrai. Chez elle le grand égalisateur est la folie. Et le lieu le plus propice à cette dernière est la famille. *Chemin Saint-Paul* nous suggère sans complaisance aucune que le Québec est rongé de l'intérieur par des généalogies démentes. Lise Tremblay a eu le courage de dire cela en ce qui la concerne dans ce petit récit brûlant. Parions qu'il y en aura d'autres. ■